

LE MEDECIN DES FOLLES

PREMIÈRE PARTIE

L'HOTEL DU GRAND CERF

I

UNE FEMME MALADE

Le 10 mai 1874, au nombre des voyageurs que le train express de Marseille emportait vers Paris, se trouvaient, installés dans un coupé-lit, un homme âgé déjà et une femme jeune encore.

Le premier paraissait avoir un peu plus de soixante ans. La seconde en avait trente-cinq à peine.

L'homme, grand et mince, de constitution vigoureuse, de tournure distinguée, *gentleman* enfin dans toute sa personne, comme disent les Anglais, avait sous sa cape de touriste des cheveux grisonnants, coupés très courts.

De longs favoris presque blancs encadraient son visage sympathique aux traits réguliers.

Sur son *suit* de drap quadrillé se croisaient deux courroies de cuir verni soutenant d'un côté une sacoche en chagrin noir, munie d'une serrure à secret, et de l'autre une énorme jumelle dans son écrin de maroquin fauve.

La jeune femme, svelte et délicate, belle d'une beauté touchante, et plus gracieuse encore que belle, s'enveloppait dans une ample pelisse garnie de précieuses fourrures du Canada.

Elle appuyait sur l'épaule de son compagnon sa tête nue, couronnée d'une admirable chevelure blonde en désordre.

La pâleur mate de ses joues était inquiétante. Un large cercle de bistre estompait le contour de ses paupières et donnait une expression douloureuse à ses grands yeux d'un bleu profond où des flammes passagères luisaient pour s'éteindre aussitôt.

Toutes les minutes à peu près ses petites mains se mettaient à trembler, comme prises d'un frisson soudain.

Nous ne tarderons point à faire ample connaissance avec ces deux personnages qui doivent jouer un rôle important dans notre récit.

En ce moment, il nous suffira d'apprendre à nos lecteurs que le passeport du gentleman portait ce nom et ces indications : *Maurice Delarivière, sujet français, banquier, résidant à New-York, voyageant avec sa femme.*

Un gémissement faible s'échappa des lèvres de madame Delarivière, en même temps qu'un tressaillement nerveux secouait tout son corps.

Le banquier prit vivement les deux mains mignonnes de sa compagne et les pressa dans les siennes avec une tendresse infinie, en attachant un regard rempli d'angoisse sur la douce figure décolorée qui pesait si peu sur son épaule.

— Jeanne... chère Jeanne, tu souffres ? demanda-t-il.

— Non, mon ami... non, je t'assure... répondit la jeune femme d'une voix faible, mais singulièrement harmonieuse.

— Je voudrais te croire, mais c'est impossible... Pourquoi es-tu si pâle ? Pourquoi tes mains sont-elles brûlantes ? Tu as la fièvre... je le sens bien...

— Un peu de fièvre, peut-être... oui... Mais il n'y a rien là qui te doive inquiéter... Quelques heures de repos suffiront pour chasser ce léger malaise... Un baiser de notre fille et je redeviendrai forte et vaillante comme je le suis toujours... Dans combien de temps verrons-nous Edmée ?...

— Aujourd'hui même, car il est plus de minuit...

Madame Delarivière s'était soulevée.

— Alors, aujourd'hui même je serai guérie... dit-elle en souriant.

— Je l'espère et j'y compte... reprit le banquier. Je n'en ai pas moins été bien faible en cédant à tes désirs et je me reproche cette faiblesse.

— Je ne te comprends pas... murmura la jeune femme.

— C'est pourtant très simple... Il fallait te contraindre à prendre à Marseille deux jours de repos... C'est vite passé, quarante-huit heures !... et tu ne souffriras point et je n'aurais aucune inquiétude...

— De l'inquiétude pour un malaise passager, dont la fatigue est l'unique cause, c'est de la folie pure ! s'écria la jeune femme.

— Oui, c'est de la folie, grâce à Dieu ! Mais que veux-tu ? je t'aime tant ! Quand il s'agit de toi, quand la pensée me vient que tu pourrais courir un danger, mon esprit se trouble et je déraisonne...

— Eh bien ! rassure-toi vite, car en supposant que je sois malade, ce que je n'admets aucunement, la guérison est proche, et voici que déjà je me sens mieux... Le sommeil me gagne... je vais dormir...

En disant ce qui précède, madame Delarivière, après avoir affectueusement serré les mains qui s'unissaient aux siennes, appuya de nouveau sa tête sur l'épaule de son mari, et ferma les yeux.

L'excessive fatigue de la jeune femme n'était que trop naturelle, et quelques lignes suffiront pour en expliquer les causes.

Maurice Delarivière, d'origine française et de famille parisienne, s'était fixé en Amérique dix-sept années auparavant, à la suite d'événements qui nous seront connus, et la maison de banque fondée par lui à New-York prospérait au delà de ses plus ambitieuses espérances.

M. Delarivière avait une fille de seize ans, née en Amérique, mais pour laquelle il voulait une éducation toute française. En conséquence, et quoiqu'il parût bien pénible à la jeune mère d'être séparée de son enfant, Edmée vivait depuis l'âge de sept ans dans un pensionnat très distingué des environs de Paris.

Hâtons-nous d'ajouter que tous les deux ans M. et madame Delarivière venaient en France visiter leur fille.

Cette année-là, le banquier songeait sérieusement à liquider sa maison, à la céder à quelque riche capitaliste, et à se retirer des affaires pour jouir en paix de sa grande fortune.

En vue de la liquidation projetée, il profitait de son voyage pour régler lui-même ses comptes avec diverses maisons de banque où ses intérêts se trouvaient engagés.

Débarqué à Portsmouth en arrivant de New-York, il se rendit à Londres et reçut de son correspondant deux millions en valeur sur Paris. Un vapeur le conduisit à Lisbonne, de Lisbonne il toucha à Cadix, de Cadix à Gibraltar, de Gibraltar à Valence en Espagne, de Valence à Barcelone, et de Barcelone à Marseille.

Ce voyage était trop long et trop pénible pour une femme d'une nature frêle et nerveuse ; aussi madame Delarivière était brisée, anéantie, à bout de forces, en arrivant à Marseille.

Le banquier lui proposa de faire dans cette ville une halte nécessaire à sa santé.

L'impérieux désir d'embrasser sa fille sans retard ne lui permit point d'accepter cette offre... Elle voulut partir et partir ; mais, aveuglée par la tendresse maternelle, la jeune femme présumait trop, sinon de son courage, du moins de sa vigueur.

L'excès de la fatigue avait amené la fièvre, et, à mesure que passaient les heures, cette fièvre devenait de plus en plus intense.

Entre Marseille et Lyon madame Delarivière, engourdie par la trépidation continue de l'express, subit une sorte de prostration que son mari prit pour du sommeil.

A Lyon, le train s'arrêtait pendant douze minutes.

Jeanne que le brusque passage du mouvement à l'immobilité ranima, sortit pour un instant de sa fiévreuse somnolence et rouvrit les yeux.

— Veux-tu prendre quelque chose au buffet ? lui demanda M. Delarivière.